

ruinée ; il est maintenant un vieillard sans force. Bientôt, — j'en ai plus que la crainte, j'en ai la certitude, — bientôt, il sera incapable de tout travail... Je vois encore trembler ses pauvres mains... Or, il n'a même pas droit à la retraite. S'il ne pouvait plus faire sa besogne au ministère, à peine obtiendrait-il — et par faveur encore ? — un maigre secours... Et moi, pendant de longues années, je ne puis espérer qu'un salaire insuffisant... Oh ! penser que la catastrophe approche, qu'un de ces jours il peut tomber malade, devenir infirme, peut-être, et que nous serons presque des indigents, et que je ne pourrai pas entourer de soins sa vieillesse... Voilà ce qui me fait frémir.

Ils marchaient côte à côte sur la terre molle et humide du grand jardin, parmi les arbres dépouillés, et un brouillard léger, mais pénétrant et amer, les faisait frissonner sous leurs vêtements.

— Amédée, — dit Louise en regardant le jeune homme avec une sérieuse douceur, — je vous ai connu tout petit et je suis votre aînée... J'ai vingt deux ans révolus, Amédée... cela fait de moi presque une vieille fille, et cela me donne le droit de vous gronder un peu. Vous manquez de confiance dans la vie, mon ami, et c'est mal, à votre âge... Allez ! nous avons tous nos soucis. Croyez vous que je ne m'aperçoive pas que mon père vieillit beaucoup, lui aussi, que ses yeux baissent, et que nous sommes, à la maison, bien plus gênés qu'autrefois !... En sommes-nous plus tristes ?... Maman fait moins de petits plats, et moi, je cours Paris pour gagner mes cachets, voilà tout. Mais nous vivons à peu près comme avant ; et notre chère Maria... c'est notre jolie enfant, à tous, et elle est la joie et la parure de la maison... eh bien, notre Maria a tout de même de temps en temps, une robe fraîche et un gentil chapeau... Je n'ai pas d'expérience, mais il me semble que, pour me sentir vraiment malheureuse, il faudrait que je n'eusse plus personne à aimer. C'est la seule privation qui vaille la peine qu'on s'en occupe, celle-là... Savez-vous que je viens d'avoir une des plus grandes joies de ma vie ? Je m'étais aperçue que papa fumait moins de l'habitude, pour faire des économies, le pauvre homme ! Mais, par bonheur, j'ai trouvé une leçon nouvelle, aux Batignolles, et, dès que j'ai eu l'argent de mon premier mois dans ma poche, j'ai rapporté un gros paquet de tabac et je le lui ai mis sur sa planche... Je sais le chagrin secret qui vous torture au sujet de votre père ; mais songez qu'il a bien souffert, qu'il vous aime, que vous êtes sa véritable consolation... Et quand vous serez dans vos idées noires, venez chez vos vieux amis, Amédée. Ils tâcheront de vous réchauffer le cœur au foyer de leur amitié et de vous communiquer leur courage, le courage des pauvres gens, qui est fait d'un peu d'insouciance et de beaucoup de résignation.

Ils étaient arrivés sur la terrasse florentine où sont les reines et les dames de marbre, et, au delà de la balustrade ornée de grands vases, ils apercevaient, noyés dans la brume, le morne bassin avec ses deux cygnes, la solitude des allées bien sablées, les boulingrins sans fleurs, d'une verdure pâle, entourés de squelettes de lilas, et la façade du vieux palais, dont l'horloge marquait dix heures.

— Dépêchons-nous, — dit Louise, après un regard jeté au cadran — et reconduisez-moi jusqu'à l'omnibus de l'Odéon... Je suis un peu en retard.

Tout en marchant à côté d'elle, il la considérait. Hélas ! non, elle n'était pas belle, la pauvre Louise, malgré ses grands yeux si aimants, et pas coquette non plus. Un méchant chapeau fermé, un mantelet serrant les épaules, des gants re-teints, des gros souliers de fatigue, oui ! c'était bien la maîtresse de musique à deux francs l'heure. Mais quelle bonne et vaillante fille ! Avec quelle effusion de cœur elle avait parlé des siens ! C'était pour gagner le tabac du père et la robe neuve de sa jolie sœur, dont elle ne prononçait le nom avec un sourire maternel, qu'elle portait ainsi dès le matin, par le brouillard, et qu'elle allait rouler dans les voitures publiques et courir les boues de Paris. Sa personne, encore plus que ce qu'elle venait de dire, versait au cœur du faible et mélancolique Amédée l'énergie et le désir des viriles desseins.

— Ma chère Louise, — dit-il avec émotion, — je suis bien heureux d'avoir une amie telle que vous... Et voilà si longtemps !... Vous rappelez-vous, quand nous étions enfants, nos chasses au bonnet à poils ?

Ils venaient de sortir du jardin et se trouvaient derrière l'Odéon. Les deux chevaux de l'omnibus en station, deux perchons d'un blanc jaunâtre, déjà fatigués et montrant leurs côtes, frottaient leurs museaux l'un contre l'autre, comme pour se caresser ; puis le cheval de gauche leva sa lourde tête et la posa amicalement sur la crinière de son compagnon.

Louise désigna du doigt à Amédée les deux pauvres bêtes, dont l'attitude était touchante.

— Leur sort — dit-elle en souriant — est bien dur, n'est-ce pas ?... N'importe ! ce sont de bons camarades, eux aussi... et c'est assez pour qu'ils le supportent.

Et, après avoir donné une poignée de main à Amédée, elle grimpa lestement dans la voiture.

Toute la journée, au ministère, Amédée fut encore inquiet de son père, et, vers quatre heures, un peu avant l'instant du départ, il se rendit au bureau de M. Violette. Mais on lui apporta là que l'employé venait précisément de partir, en disant qu'il dînait au Grand Montrouge, chez un ancien camarade ; et Amédée, un peu rassuré, se décida à rejoindre son ami Maurice au restaurant Foyot.

VIII

Amédée arriva le premier au rendez-vous ; mais, à peine eut-il prononcé le nom de Maurice Roger, qu'une voix de brouze beugla en haut d'un escalier en vrille : " Voyez... Salon jaune ", et qu'il fut conduit et introduit devant un couvert éblouissant par un garçon à barbeche de yankee, agile comme un prestidigitateur.

Ce frétilant personnage escamota immédiatement à Amédée son pardessus et son chapeau, et le laissa seul dans le cabinet tout radieux de bougies allumées.

Evidemment, il s'agissait d'un festin. Un majestueux buisson d'écrevisses flamboyait au milieu de la table, et chaque couvert — il y en avait cinq — était escorté de son peloton de verres, grands et petits.

Presque aussitôt Maurice survint, accompagné des autres convives, trois jeunes gens mis avec une grande recherche, en qui Amédée ne reconnut pas tout d'abord les " potaches " à barbe naissante, à tunique sale, à bas bleus tirebouchonnés, qui naguère usaient en même temps que lui les fonds de leurs pantalons à liseré rouge sur les bancs du lycée Henri IV.

Mais, après des : " bah ! c'est toi ! ", des poignées de main et des " t'en souviens tu ! " tout le monde se retrouva.

Comment ! ce bout d'homme râblé, le nez au vent, si satisfait de sa personne, et qui ne perd pas un pouce de sa taille, c'est Gorju, qui voulait se faire acteur ? Mais il l'est maintenant, ou à peu près, puisqu'il suit le cours de Régnier au Conservatoire. Déjà cabotin des pieds à la tête, il porte beau, et, depuis trois minutes qu'il est entré, il a regardé dix fois dans la glace son nez retroussé et sa face aux gros traits, faite pour être vue de loin, dont les joues sont devenues bleues sous le rasoir. Son premier soin est d'informer Amédée qu'il a renoncé à son nom de Gorju, impossible au théâtre, et qu'il a pris le pseudonyme de Jocquelet. Puis, sans perdre un instant, il parle de ses " moyens ", de son " charme " et de son " physique ".

Et ce grand et beau garçon à favoris si purs, dont la tête aux traits réguliers a l'air d'avoir été sculptée dans du savon et qui vient de déposer sur le canapé une lourde serviette d'avocat ? Mais c'est Arthur Papillon, le lauréat en discours latin, celui qui voulait organiser une " parlotte " au lycée et diviser la classe de rhétorique en groupes et en sous-groupes, comme un parlement. " Qu'est-ce que tu deviens, Papillon ? " Papillon fait son droit et est secrétaire de la conférence Patru, naturellement.

Par exemple, Amédée a tout de suite reconnu le troisième convive.